

## JEAN-MARC LIGNY

Chroniques des Nouveaux Mondes – 2426

# AUX PORTES DE L'ENFER

Rochers brûlés, torride été. Poussière glaciaire, stérile hiver. Le Soleil incendie le ciel d'un hémisphère, la nuit craquèle le vide de l'autre. Mercure se fend et fond au bord de la couronne solaire. Les vents ont la violence discrète des radiations nucléaires, les pluies sont météoritiques. Rien ne bouge apparemment, tout semble mort – même ce dôme posé dans le crépuscule, qui fut la coquille d'un être vivant.

L'être vivant était un vieux droïde Nexus-4, survivant d'une ancienne génération, agent de maintenance d'une station d'Alpha-C sur Mercure, où il ne dérangeait personne. Depuis huit ans qu'il vivait en solitaire sur cette planète calcinée, il n'avait vu que deux ou trois fois cinq humains « véritables » : le personnel de la station, planqué quelque part à l'abri du Soleil.

À l'abri du Soleil.

Et lui, Hoïggé, huit ans TU sur ce caillou cramé. Assistant pilote sur un Lieberi-3, sysex en navigation intra-système, régulateur psi sur Stella Bethlæa... Maintenant observateur du Soleil, huit ans solitaire, gardien inutile de la dernière station avant l'Enfer.

Il se retint de soupirer : poumons débranchés... Pas d'air ici, par économie. Comment en était-il arrivé là ? Huit ans sur cette croûte crevassée, à étudier des courbes et des oscillations, à faire de la spectroscopie au milieu des incandescences. Huit ans à griller, les yeux tout blancs, les cheveux cendrés, le corps desséché... Huit ans à regretter.

Car il avait accepté, de son plein gré. On l'avait prévenu : « C'est une mission spéciale, un test d'endurance. Tu es le plus fort, le plus adaptable : tu dois tenir. Le progrès de l'Homme en dépend. Tu sers le progrès humain, n'est-ce pas ? » Une mission solitaire, aux confins des mondes explorés... L'idée l'avait séduit. Il n'avait pas saisi qu'on le mettait au rancart : de nouvelles générations de droïdes sortaient des labos secrets des Concepteurs de Saturne, plus souples, plus puissantes, plus intelligentes.

On le prépara, on l'entraîna, on modifia son corps, on bourra sa mémoire d'informations sur la vie du Soleil. C'est ainsi qu'il comprit vers quels confins on l'envoyait : non pas au bord du monde, mais au cen-

tre ! Aux portes de l'Enfer !

Hoïggé frémit sur sa couchette, dans l'alvéole intra-utérine aménagée spécialement pour lui dans les profondeurs de la station.

Huit années...

*Arrête de tourner en rond*, s'ordonna-t-il sévèrement. Il s'extirpa de la couchette, gravit d'un pas lourd l'escalier de fer qui menait à la coupole d'observation. Son exosquelette grinça : il le sentait, ne pouvant l'entendre.

Pas d'air sous cette foutue bulle de plastacier. Hoïggé avait été transformé pour s'abreuver de rayons gamma – bien que ça le tuât, à la longue. « *Le soleil est mort et vie* », a dit la poétesse Djinn de Gaïa. *C'est la vérité*, songea-t-il en plissant les yeux sur l'écran solaire aveuglant, bloqué depuis un mois. Ce flux massif de rayonnements déréglait la synchro de ses deux cœurs.

Une main sur son thorax creux, appuyé de l'autre au panneau du sas, Hoïggé corrigea laborieusement la synchronisation défaillante de ses cœurs, tout en jaugeant du regard l'entropie croissante de la salle d'observation. Huit ans dans cette cage confinée... *Arrête, Hoïggé ! Mais j'ai envie de sortir !*

« Théoriquement, lui avait-on expliqué, tu peux durer une demi-heure à la surface de la planète sans autre protection que ton exosquelette, avec l'espoir

de t'en remettre. Une heure en plein soleil, et tu crèves malgré ton corpus-gamma. » Il ne pouvait même pas enfiler un scaf : aucun n'était adapté à sa nouvelle morphologie. *Alors à quoi je sers, si je suis plus handicapé qu'un humain ?*

Clignant des yeux dans la lumière éblouissante diffusée par l'écran solaire bloqué, Hoïggé entreprit de se frayer un chemin parmi les débris de sa terne existence, jusqu'aux machines à l'attrait perdu. Des objets se soulevèrent mollement sous ses pas rigides, reflétèrent un instant l'image fixe du Soleil et retombèrent comme des feuilles mortes.

Un *bip-bip* enflait dans sa tête en forme de coloquinte. *Laissez -moi arriver !*

La feuille d'amium qui masquait l'écran solaire s'était détachée, avait glissé sur le multicom en pleine effervescence : la lumière bleutée de son champ holo faisait frissonner le feuillet roux ; divers contacts et voyants clignotaient sans rythme, le *bip-bip* de l'appel saturait la tête d'Hoïggé.

Il dégagea un siège où s'empilaient des flexes cassants, s'assit dans la poussière virevoltante, ouvrit sa plaque crânienne et y connecta la prise DRAIN du multicom. (Un contact qui le faisait toujours frémir, malgré des années de pratique.) Des séries de données chiffrées défilèrent nerveusement dans le champ de ses pensées. *Merde pour les chiffres, évacua*

Hoïggé, qui sauta aux commentaires et enregistra l'essentiel de l'information : une sonde RAM homéostatique en orbite d'approche vers la Couronne avait vu quelque chose.

*Les sondes RAM transmettent directement à Alpha-C, s'étonna Hoïggé. Pourquoi celle-ci m'appelle-t-elle ?*

Le multicom transmet la question, mais la sonde ne fournit pas de réponse. Dans le vide en attente se forma un brouillard sonore – souffles indistincts, bruine de voix mêlées...

*Des voix ?*

Il écouta avec attention, augmenta la sensibilité de ses nerfs auditifs, mais il ne parvint pas à capter un seul mot intelligible, dans aucune des quarante-huit langues qu'il connaissait. Était-ce vraiment des voix ? D'où venaient-elles ?

Hoïggé passa en visuel. Le champ holo s'anima : en bas le Soleil, immense, bouillonnant ; en haut à droite, un point brillant qui figurait Mercure ; entre les deux... un objet se déplaçait. Lentement.

(...)

JEANNE FAIVRED'ARCIER

# LE LÉMURIEN QUI DANSAIT DES CLAQUETTES

*Le souffle de la mer s'engouffrait par les ouvertures de la grande case en bambou construite au bord de l'océan Indien ; Suzanne, frissonnante, se recroquevilla sur le matelas, chercha le drap à tâtons dans son demi-sommeil, puis, réveillée par le remueménage des singes qui, dès l'aube, se laissaient glisser en jacassant des cocotiers voisins sur la toiture en palmes qu'ils prenaient pour un toboggan végétal réservé à leur seul bon plaisir, se pelotonna contre son mari, toujours endormi, et lui glissa au creux de l'oreille :*

*— Tu t'enroules dans la couverture comme un ver dans la soie et moi, je grelotte, mon Bébé !*

\* \* \*

Effrayée d'entendre quelqu'un parler dans la pièce vide, Suzanne se leva de son fauteuil et balaya d'un

regard clignotant les hautes fenêtres couvertes d'une fine dentelle de givre et le feu poussif qui s'éteignait au fond de l'âtre enfumé. Se rasseyant d'un mouvement machinal pour activer la braise avec le tisonnier, la vieille dame aperçut la photo de son mari, posée sur le rebord de la cheminée, près du bouquet de roses qu'elle renouvelait chaque semaine depuis l'enterrement. Elle fondit en larmes : les belles années s'étaient enfuies à tout jamais, elle ne vivait plus à Madagascar avec Nicolas, il était mort d'une crise cardiaque l'automne précédent, elle lui avait seulement parlé en rêve parce qu'elle redoutait d'aller se coucher seule dans son grand lit glacé...

— J'ai si froid, Bébé, gémit-elle entre deux sanglots, tu as filé tout seul avec la couverture et tu ne reviendras plus...

Elle pleurait tellement qu'elle en perdait la respiration. Elle s'empara d'une carafe d'eau, but à la régale, envoya un baiser au portrait qui lui adressait un sourire désolé, depuis sa prison de verre, et lui jura qu'elle allait se calmer. Elle rajusta le châle en cachemire que Nicolas lui avait offert lors d'un voyage en Inde – peine perdue, elle était glacée jusqu'aux os, jusqu'au tréfonds de sa vieille âme souffrante. Elle aperçut le romane Kipling qu'elle avait posé sur le parquet avant de basculer dans le sommeil, mais n'eut pas le courage de le ramasser.

D'un pas titubant, elle gagna la chambre contiguë avec l'espoir diffus de ne plus revoir la lumière du matin...

\* \* \*

... À l'aube, un crissement ténu déchira le cocon d'ouate médicamenteuse où elle avait trouvé refuge. Nicolas s'était levé, il croquait une tablette de chocolat en douce à la cuisine, se dit-elle, attendrie. Une vague de désespoir la submergea avec la conscience de son deuil, elle se coula sous le drap comme dans un tourbillon d'eau froide. Le bruit persistait, à côté. On aurait dit les griffes d'un mulot folâtrant sur le parquet ciré ; ou la mastication patiente d'un écureuil campé devant une coupelle de noisettes.

Intriguée, Suzanne glissa d'un pas de trotte-menu jusqu'au salon. Ouverte en trapèze sur le sol, l'édition Rouge et Or du *Livre de la Jungle* qu'elle avait feuilletée distraitement, la veille au soir, zigzaguait au milieu de la pièce. Un fin museau noir, des touffes de poils jaunes et une longue queue dépassaient de la couverture cartonnée. Suzanne souleva le bouquin baladeur et attrapa le tortillon hirsute qui ornait l'arrière-train de la bête. Celle-ci émit un couinement aigu et darda vers elle un regard ulcéré.

— Un lémurien ! s'étrangla-t-elle. Et d'où sors-tu, mon petit bonhomme ?

Question de pure forme, il n'allait certes pas lui raconter qu'il avait effectué un vol Tananarive-Paris en classe affaires, histoire de se dérouiller les pattochettes ! Au lieu de se perdre en vaines paroles, il tambourina trois petits coups rythmés sur la face coloriée du bouquin, *toc toc toc* ! Suzanne contempla, l'œil stupide, la silhouette noire et musculeuse de Bagheera trotinant dans une jungle vert chlorophylle, un enfant à la peau brune accroché à ses épaules de velours. Elle se sentait aussi désemparée qu'une analphabète devant un formulaire de la Sécurité Sociale.

— Tu aimerais que je te fasse la lecture ? proposait-elle, persuadée que l'intoxication massive aux benzodiazépines l'avait entraînée vers les rivages de la folie douce.

Le roman voltigea à l'autre extrémité de la pièce — elle avait tout faux.

— Ne l'abîme pas, c'est un souvenir, maman l'a reçu en prix à la communale, protesta-t-elle.

Le lémurien galopa jusqu'au livre, l'ouvrit, tourna les feuillets un à un avec la mine concentrée d'un écolier qui cherche à retrouver son passage favori ; de son index poilu, il lui désigna une réplique extraite d'un dialogue. « *Je sais* » lut Suzanne, hébétée.

(...)

LUCAS MORENO

# UNE QUESTION D'ÉQUILIBRE

Mon heure viendra.

Elle vient toujours.

Et cette fois, je ne raterai pas le salaud qui m'a en-fermé.

S'il vit encore.

De toute façon, je porte en moi assez de haine pour les innocents. Une rancœur infinie qui ne demande qu'à éclater au grand jour.

Comme la dernière fois, lorsque ma liberté conditionnelle a laissé un goût amer dans bien des gorges.

Ouvertes, les gorges.

Pour sortir, il m'a suffi de lâcher une poignée de promesses. J'ai dû les tenir, bien sûr – pas vraiment le choix ! –, mais elles n'ont guère chamboulé mes projets. D'ailleurs, quand un conflit d'intérêts se présente, je sais me débrouiller pour parvenir à mes fins.

La ruse fait des merveilles.

Bien qu'elle ne m'ait jamais empêché de venir

croupir ici...

C'est la rage qui me permet de tenir. La rage et l'espoir de rétablir la balance : ce calvaire, trop vaste, demande réparation urgente.

Un génocide, au moins.

Réaction disproportionnée ? Certainement pas. Il n'y a pas d'échelle à la souffrance, et mon horloge personnelle crie justice : cette incarcération me paraît plus longue que les autres.

Ou n'est-ce qu'une impression d'enfant gâté ? Il est vrai que lorsqu'on est un jeune prodige, le monde entier est aux petits soins avec vous. Il vous traite avec laxisme et empathie. À quoi bon faire dans la sévérité, d'ailleurs : rien ne peut vous préparer à ça.

« Ses responsabilités le rattraperont bien assez tôt, se disent la plupart. Chouchoutons-le tant qu'il est temps. » Ma mère, plus rationnelle, me mettait souvent en garde :

— Patience est reine des vertus, mon petit.

Elle ne savait pas de quoi elle parlait.

Toujours délicate dans ses babouches et ses pantalons de soie, elle percevait la vie de l'extérieur.

De beaux discours, maman : j'aimerais te voir au fond de cette geôle sordide.

Dans l'obscurité et le silence absolus, c'est l'éternité qui s'écoule.

(...)

JEAN-PIERRE ANDREVON

# L'ÉCROULEMENT DE LA MAISON D'ENFANCE

J'en étais sûr : la maison s'est écroulée.

Il a suffi d'un rien, une absence de deux jours, un voyage remis depuis des semaines et enfin décidé, ni affaires, ni vacances, seulement le devoir, en l'occurrence une vieille tante malade.

J'en étais sûr. Pendant ces deux jours sinistres, au gré de bulletins météo toujours pareils, la pluie, la pluie, je m'étais senti pétri d'angoisse, en proie à une mauvaise prescience, de celles qui ne vous lâchent plus une fois installées, cramponnées. Cette angoisse sourde, c'était bel et bien un message. C'est arrivé. Je reviens chez moi, et je n'ai plus de chez moi.

Comme toujours j'avais laissé ma voiture au parking du centre commercial. De là, je n'ai que trois cents mètres à faire pour arriver dans mon quartier, autrefois le centre, aujourd'hui décentré, qui ressemble encore au village qu'il a été, avec ses rues étroites, ses maisons à deux ou trois étages, toits de tuiles,

murs aux enduits qui pèlent.

Je n'ai qu'à prendre la rue des Fossés, je n'ai qu'à m'enfiler dans l'impasse Chaudronnière, entre le 17 et le 19, grimper l'escalier dont les marches étaient déjà concaves quand j'y posais mes premiers pas, suivre le chemin qui se plie en trois coudes sur cent mètres supplémentaires, et me voilà chez moi, dans cette grande maison accrochée à la colline comme une molaire dans une gencive.

Chez moi ? Pas aujourd'hui. Aujourd'hui la dent s'est déchaussée, la maison s'est écroulée, elle s'est effondrée, une gigantesque coulée de boue la partage en plein milieu, un chêne déraciné a éventré l'aile gauche, avec le jardin d'hiver, toute la façade s'est abattue d'un bloc, révélant une enfilade de pièces creuses à moitié comblées par la boue, récurées par les éboulis qui ont bousculé les meubles : ma chambre, mon bureau, la salle à manger, les chambres des enfants, toute ma vie.

Toute ma vie est là, chavirée, offerte aux regards, aux éléments, au temps. Toute ma vie a basculé avec la maison éventrée par les tonnes de boue venues du haut de la colline avec leur charge de grenaille meurtrière et d'arbres emportés.

La réalité est là, qui s'étale : il ne me reste plus rien, plus rien. On m'avait prévenu, c'est vrai. On ne s'était pas fait faute de me prévenir : la mairie, un géologue

de ma connaissance, la mission d'urbanisme qui travaille à la réhabilitation du quartier. Cette maison est vieille. Ses fondations, en bois, sont rongées. Le sol de la colline est instable, une mince couche d'humus mal scellée sur des strates granitiques, une végétation trop pauvre pour la retenir. Un automne à fortes précipitations, des pluies insistantes, tout peut dévaler. Vous imaginez, si ça se produisait pendant votre sommeil ? Et les enfants ? Vous avez pensé aux enfants ?

J'en riais. J'ai un sommeil de chat et les enfants, il y a belle lurette qu'ils ont foutu le camp. J'en ai ri, oh ! que oui. Cette maison à flanc de colline, construite il y a cent cinquante ans par des terrassiers alpinistes et des maçons acrobates qui ont empilé remblai sur remblai pour y hisser les murs, est indestructible. J'ai toujours vécu, toujours ou presque, dans cette dent de pierre blanche où seul l'émail s'est fendillé, révélant l'ivoire. Avant moi, cinq générations s'y sont succédées. Un gantier, qui la fonda pour s'y ruiner, un peintre paysagiste qui, fortune faite, prit sa suite (ses croûtes, donation spéciale, défigurent une salle du musée municipal), la fille du peintre, qui y vécut peu et la vendit à mon grand-père paternel avant de partir mourir de phtisie en Amérique du sud...

Ce qui nous amène aux années 1930. À la mort de grand-père, papa racheta peu à peu leurs parts à ses

trois frère et sœurs. Je suis né, façon de parler, dans la maison. Ma sœur ne s'y plaisant pas (trop grand ! trop sombre ! trop sale !), j'ai échangé sa part contre la ferme du Gers et son terrain, où pour rien au monde je ne serais allé m'exiler. Je m'y suis marié, les deux enfants que j'ai eus d'Ambre y ont grandi. Cédric et Sybille partis, je suis resté avec ma femme dans ces 250 m<sup>2</sup> (plus les dépendances) lourds à gérer certes, et dont nous n'avons pas véritablement l'usage, mais qu'aucune raison n'aurait pu me faire quitter. Pourquoi ? Pour où ? Sans compter qu'à mon âge... Et sans compter qu'un jour, leurs études achevées, Cédric ou Sybille (plutôt elle que lui) pourrait avoir le goût de retrouver terroir et patrimoine.

Et voilà que ces solides certitudes se sont écroulées d'un coup, emportées par la boue. Ce futur en germe, ma descendance prolongeant le temps à flanc de colline au-dessus des vieux quartiers, balayé. Balayé aussi, balayé surtout le passé, tous ces souvenirs, tous mes souvenirs, ratissés, soufflés, trois générations d'Entremont dont chacune a laissé sa marque, son suint, un peu de sa géologie, sa mémoire sociale et culturelle, les masques ramenés d'Afrique par grand-père, toutes ces feuilles couvertes à l'encre bleue par papa, et les cahiers de compte qu'il ramenait à la maison, et tant d'autres choses dont l'énumération prendrait des pages.

Tout cela renvoyé au néant en l'espace de deux jours !

Non : deux jours à mon horloge personnelle, peut-être, mais dans la réalité plutôt quelques minutes, voire quelques secondes. Il pleut, la terre s'imbibe, gonfle, se ravine, crève en abcès liquides, une motte se détache, une autre, toute une plaque qui commence sa glissade, l'eau comble le rectangle libéré, s'engouffre sous le derme, soulève de nouvelles plaques, toujours plus larges, toujours plus profondes. La maison n'est plus qu'un îlot rocheux au milieu du dévalement généralisé, elle frémit, elle tremble, elle oscille, vacille, l'eau a rempli les caves, elle s'attaque aux fondations, le mortier friable se désagrège, les pilotis rongés par les vers cèdent, tout explose. Le toit est arraché plus facilement qu'un chapeau par jour de vent sur les quais, la façade s'abat d'un seul tenant, les murs latéraux se tassent, la boue submerge cent cinquante ans de pierre solide comme elle l'aurait fait d'une maison de poupée.

(...)

DANIEL WALTHER

# OÙ GUETTE UN SPHINX AUX AILES EN PÉTALES D'ANGOISSE

Quelque part dans la nuit cosmique, au-delà des soleils éteints, à l'orée des nuages de Magellan, somnole la Bête de l'Espace. Son grand corps impalpable qui vous arrête les mots entre les dents dérive lentement selon les invisibles courants qui frémissent dans le sombre feuillage de l'éther sidéral. La Bête de l'Espace, que les Figes ont surnommée le sphinx aux ailes en pétales d'angoisse (ce sont, vous le voyez, les fils d'un peuple de poètes), était la terreur des cosmonautes, mais aucun équipage humain n'avait encore rencontré le monstre sur sa route. Tant il est vrai que les Figes ou les Scalps (ainsi nommés à cause de leur opulente chevelure dorée, jadis objet d'un honteux trafic aujourd'hui sévèrement réprimé) sont des races plus anciennes que la nôtre, mais que la décadence a forcées à la soumission au tout-puissant Empire de Lem (Lémura) ou à la Confédération des

Dix Mille Soleils dont je suis un modeste représentant. Mais nous voulions croire à un mythe comme celui des « Sargasses dévorantes » ou à une simple fiction poétique. Les Lems, qui sont nos ennemis mais avec qui nous avons signé récemment une trêve de quarante années (T.G.), se moquent bien de la Bête de l'Espace, ils sont sûrs de leur force et ne manquent pas de nous le rappeler dès que l'occasion d'un incident de frontières se présente.

Je m'appelle Caïn Zeeman et je suis officier de troisième rang sur la canonnière de surveillance *Vortex*. Ma vie est ennuyeuse et je regrette le jour où je me suis engagé sur un coup de tête dans la marine de guerre spatiale. J'ai participé à plusieurs combats contre les Lems et j'en ai rapporté la substance de nombreux et interminables cauchemars. J'ai vingt-neuf ans et encore trois années à tirer dans l'armée. Avant de partir pour batailler à gauche et à droite et ramasser quatre blessures, heureusement assez bénignes, je vivais sur Osman III, un monde au ciel grisailleux, aux mers verdâtres et aux couchers de soleil mauves. Il me semble aujourd'hui que cette planète avait du charme, mais il est vrai que la solitude invite à toutes sortes de rêveries, plus baroques et insensées les unes que les autres. Je vous laisse deviner les raisons qui m'ont poussé, il y a quelques longues, bien longues années, à chausser les bottes de plastique

noir, le treillis métallisé bleu de Prusse, le casque impressionnant et les gantelets souples de la marine de guerre. Mais l'amour est un vain mot dans une époque où existent des femmes de toutes les couleurs et des courtisanes à la morphologie des plus stupéfiantes. J'avais aimé une Lysonde, mais les Lysondes ont une fâcheuse particularité : elle ne font jamais l'amour que deux fois de suite avec le même homme, et après... je ne sais pas ce qu'il est advenu de ma maîtresse d'alors. Il est vrai que les Lysondes sont interdites aux habitants humains d'Osman III et que je n'avais pas intérêt à crier mon désespoir d'amour sur les toits. Et me voici officier du troisième rang sur la canonnière *Vortex* (sept canons légers et deux impluseurs orientables... une coquille de noix...).

\* \* \*

Le fait de rencontrer une épave flottant dans le vide dans ces parages désolés ne représente pas un événement extraordinaire. C'est arrivé à plus d'une unité de combat. D'habitude, on retrouve dans les restes de l'astronef en perdition les cadavres affreusement disloqués de l'équipage. On accuse les Lems ou les pirates orkandes mais, la plupart du temps, on préfère tirer un trait pour sauvegarder une paix précaire. Nous étions ce jour-là en mission de routine, c'est vous dire que nous ne nous attendions à rien de

bien particulier et que l'ennui nous tenait au collet. Vers dix-sept heures (T.G.), le cerveau-sonde de bâbord signala un corps céleste flottant dans le vide et se déplaçant, non dans l'hyperespace, mais dans le continuum ordinaire. Nous allions passer outre quand la machine de tribord nous mit au courant d'un fait nouveau : il ne s'agissait pas d'un corps céleste quelconque, mais d'un gigantesque vaisseau interstellaire. Il devait mesurer près de deux kilomètres de long, ce qui était à proprement parler fantastique ! Ni les Lems, ni les Orkandes, ni la Confédération ne pouvaient se targuer de posséder des appareils de cette envergure. Les sondes nous apprirent qu'il n'y avait aucune trace de vie organique ou autre à l'intérieur du vaisseau et qu'il devait s'agir selon toute vraisemblance d'une épave. Une épave de deux kilomètres de long. Dans l'espace, juste un point brillant, mais pour nous un colosse de métal. Le commandant Rachid-el-Bekr ordonna aussitôt la mise en vol suspendu dans le continuum. Nous émergeâmes du brouillard à quelques centaines de milles seulement du mastodonte en perdition. Très loin à bâbord scintillaient deux soleils jumeaux.

— Messieurs, dit le commandant Rachid-el-Bekr en se tournant vers les cinq officiers du bord, si nous parvenons à ramener cette machine sur Firestone IV, nous aurons peut-être un nouvel atout dans le com-

bat qui nous oppose aux Lems – et sûrement de l'avancement, soit dit en passant. Peut-être découvri-rons-nous également qu'une troisième force, autrement plus puissante que les armées de Lémura et de la Confédération réunies, nous guette à travers l'espace. De toute façon, nous allons explorer cette épave... immédiatement.

Nous manœuvrâmes de manière à nous approcher le plus près possible de l'appareil qui s'en allait à la dérive, et il nous sembla que le ciel tout entier était soudain rempli par sa masse formidable.

Il nous fallut de longs et patients efforts pour ouvrir l'une des écoutilles, et je crois bien que nous failîmes renoncer plus d'une fois, au cours des interminables heures qui suivirent. Le commandant, cependant, ne voulait pas démordre, et il se serait fait tuer sur place plutôt que de risquer de laisser les Lems s'emparer du vaisseau inconnu. Il semblait que de la coque émanait une sorte de luminosité rose, et que ses énormes excroissances, dont nous nous expliquions mal l'usage, irradiaient des flammèches courtaudes, des comme les chandelles que l'on peut voir sur les vieilles images des livres oubliés. Les autres officiers voyaient l'entêtement du commandant d'un mauvais œil mais, personnellement, j'étais fasciné. Parfois, je me surprénais à fixer l'astronef géant comme s'il se fût agi d'un être vivant qui se serait

défendu contre l'ingérence d'étrangers dans sa vie privée. En fait, ce balourd-là se défendait comme un lion. L'ourlet rose qui baignait le mastodonte paraissait doué d'un pouvoir hypnotique et, parfois, il me semblait discerner *au travers* de la coque un ballet fugitif de lumières.

Alors que le commandant, devant l'évident manque d'enthousiasme de ses officiers et des quatorze hommes d'équipage, allait mettre l'affaire aux voix (en effet, une certaine démocratie fait loi parmi les occupants des vaisseaux confédérés), l'un des hommes qui travaillait sur une écouteille nous fit savoir que « ça y était » ! Des friselis nerveux se mirent aussitôt à me grésiller sous les ongles, et je crus voir les parois de la baleine de métal se muer en brumes lactescentes derrière lesquelles voguaient et sautillaient des ballerines translucides. Je m'habillai. Même dans une combinaison spatiale, on a l'impression que le froid du cosmos vous donne la chair de poule. Oui, l'écouteille était ouverte et nous nous engouffrâmes dans la forteresse volante.

(...)

DANIEL WALTHER

# FRAGMENTS DE LA MÉMOIRE, ÉCHARDES DU TEMPS

Ma première rencontre avec la Science-Fiction – qui s'appelait alors Anticipation – se produisit en 1952 (j'avais 12 ans !). Mon oncle m'offrit, parmi des romans d'aventure, un ouvrage de J.G. Vandel (n°15 de la collection « Fleuve Noir Anticipation », *Alerte aux Robots*) ; ce fut un choc, et je fis lire ce bouquin à tous mes camarades, dont un félon, et mon chou-chou se perdit. Mais, par la suite, je restai un inconditionnel du FNA et collectionnai Vandel, Statten, Guieu, avant de me tourner vers le *Rayon fantastique*. Deuxième choc littéraire avec *La Faune de l'Espace* (Van Vogt) et *Guerre aux invisibles* (E.F. Russell) puis, avec la parution du n°1 de *Fiction*, coup de foudre définitif.

Je raconte plus loin quel rôle *Fiction* et les Éditions Opta ont joué dans ma vie et ma carrière d'écrivain – et je consacre maintenant quelques li-

gues à ce qui m'a valu la complicité des uns et la vindicte des autres : la SF politique. J'y vins tout seul, en Allemagne où je faisais des études de langues, en observant les mouvements étudiants et les manifestations « gauchistes ». J'écrivis en quelques heures *Flinguez-moi tout ça !* et envoyai ce texte à Alain Dorémieux qui le détesta. Mais Michel Demuth défendit ma cause et la nouvelle fut publiée à la suite des quelques récits parus auparavant dans la revue. Je n'écrivis que quelques romans et nouvelles que l'on peut rattacher au courant de la SF politique française rêvée par Bernard Blanc et ses potes : *L'Épouvante* (J'ai Lu) et sa suite *Embuscade sur Ornella* (FNA), puis en 2005 la novella *Cité de la Mort lente*, dans la collection de Jérôme Leroy, au Rocher.

Ces livres et les nouvelles « politisées » (par exemple celles de *L'Hôpital et autres fables cliniques*) n'ont pas suffi pour faire de moi un écrivain engagé. Trop esthète, trop dandy, je ne jouais pas le jeu de la gauche pure et dure et mêlais à mes textes un exotisme réactionnaire et une poésie suspecte.

Mais j'aurais dû commencer par le commencement : je suis né le 10 mars 1940, à Munster, en Alsace et non à Munster en Westphalie. Avant de quitter mes couches, je changeai deux fois de nationalité. Française / allemande / française. Ce n'est pas original chez nous, quand on est un jeune vieux

de 66 ans.

Mon père étant docteur en pharmacie, et mes parents ayant divorcé, le conseil de famille décida que je ferais des études idoines, et je me retrouvai stagiaire en officine puis dans l'amphithéâtre de la fac de pharma de Strasbourg. Qu'allais-je faire dans cette galère scientifique alors que j'étais littéraire jusqu'au bout des ongles ? Au bout d'une année, je ne savais rien de la chimie, rien de la botanique, trois fois rien des travaux de laboratoire et presque tout sur les bistros les plus glauques de S\*\*\*. Je fus un buveur passionné et un étudiant folklorique, et pour achever de bien étudier le picolage je fus invité à passer seize mois sous les étendards de la République. Durant des mois, avec la bénédiction de mes supérieurs, je pratiquai l'exercice illégal de la médecine et bus plus que de coutume. Et noircis quantité de papier... en pure perte.

Au retour dans la vie décasernée, je filai enfin vers des études plus adaptées : langues vivantes en lettres et à l'institut d'interprètes à l'université de la Sarre. Je fis la connaissance de gens intéressants dont certains sont restés des amis et rencontrai celle qui partage ma vie depuis près de quarante ans.

Un de mes amis et confrère (en journalisme & en Science-Fiction) habite de l'autre côté de la mortefrontière, à quarante kilomètres de chez moi. Parfai-

tement francophone, Jörg Weigand est aussi une mine de renseignements sur la SF de langue allemande et le Fantastique germanique. Il m'a aidé dans bien des projets et accueilli aux sommaires de diverses anthologies.

Je rentrai en France après les événements de 68.

Entre-temps, j'avais fait mes premiers pas en littérature...

## **Un amour de jeunesse nommé *Fiction***

### **Découvertes et vocation**

Mon aventure autour (de) et dans *Fiction* a commencé dès la parution du premier numéro de la revue. En 1953, j'avais treize ans mais j'étais déjà possédé par les démons de la Science-Fiction (qui, je l'ai rappelé, se nommait alors Anticipation) et du Fantastique. Elle s'est achevée – hélas ! –, cette longue aventure, au début des années 1990, quand les Éditions Opta ont mis définitivement, et après une agonie en plusieurs crises (voir Lewis Carroll), la clé sous le paillason.

Tout au long de ces décennies de découvertes, je suis resté fidèle à la revue, et je suis toujours le béat propriétaire de l'ensemble de la collection. Elle demeure une mine de renseignements et, régulièrement, je vais m'abreuver aux sources de la mélanco-

lie. Malgré des hauts et des bas et une fin assez déplorable – sous son dernier avatar, *Fiction* a souffert de parutions irrégulières et de sommaires souvent erratiques –, quelle est la revue française des littératures de l’imaginaire qui peut s’enorgueillir d’une telle longévité : quelque quarante années de suivi de l’actualité dans nos domaines de prédilection ?

Mes débuts dans *Fiction* remontent à décembre 1965 avec la publication d’un bref récit, plus insolite que fantastique ou SF : *Les Étrangers*. En fait, ma collaboration, au fil des années, se fit des plus éclectiques : je fus tour à tour auteur, critique, conseiller littéraire, éditorialiste, mais contrairement à ce qui a été dit et écrit, je n’en ai jamais été le rédacteur en chef, même s’il est exact qu’Opta, dont je fus le directeur littéraire dans les années 1980, m’avait également proposé cette mission. Mes trop nombreuses occupations, journalisme à plein temps, direction du *CLA*, de *Galaxie-Bis* et d’*Aventures fantastiques*, écriture de romans et de nouvelles (FNA, Denoël, NéO) ne me permirent pas d’envisager objectivement une telle responsabilité.

Revenons-en à mes débuts.

(...)